TEMPERATURE

Du 13 octobre 1900.

Mesures de B. de L. Chaveau, Opticien. No 148 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	64	18
Midi.....	72	22
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	72	22

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 13 octobre—Indications pour la Louisiane — Temps —généralement beau dimanche et lundi ; vents légers à frais du sud.

NOTRE

Nouveau Feuilleton

Le feuilleton dont nous venons de commencer la publication, est de ceux qu'on lit avec le plus vif intérêt du premier au dernier chapitre.

L'auteur, Georges Spitzmuller, un nom connu dans le monde des Lettres, a été heureux dans la conception et la peinture des personnages qu'il met en scène dans *Infâme!* œuvre éminemment morale, où les caractères les plus divers se rencontrent, s'entrecroisent, où les situations sont neuves pour ainsi parler, mais où la vertu triomphe du vice. La vie est faite de contrastes, et c'est dans cette œuvre d'imagination toute pure qu'on appréciera tout ce qu'il y a de beau, de magnanime dans une âme que la sensibilité, le dévouement et l'abnégation, poussés jusqu'à l'héroïsme, rendent capable de tous les sacrifices, une âme ouverte à tous les généreux sentiments.

L'imbroglio Chinois

C'est surtout à propos des affaires de Chine que l'on peut dire que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Un jour, tout est à la paix ; le lendemain, tout est à la guerre.

Depuis longtemps on répétait sur tous les tons que le partage de la Chine était d'une impossibilité radicale. Hier, il n'était plus question que de partage, et l'on nous représentait déjà les différentes puissances dépeçant l'empire et commençant à s'en disputer les morceaux.

En première ligne, nous voyons figurer le Japon, le dernier en date des peuples civilisés, ou soi-disant tels, mais le premier de tous pour l'âpreté au gain. Si l'on en croit les rapports qui nous arrivent de l'Extrême-Orient, le Japon s'adjugerait la Corée, une presqu'île immense et un véritable empire.

Reste à savoir si la Russie qui convoite plus ardemment encore cette vaste presqu'île, laisserait le Japon s'en emparer sans opposition.

Après le Japon se présenterait l'Allemagne. On sait que les ambitions de Guillaume II dans l'extrême Orient sont incommensurables. Lui aussi et peut-être plus que les autres souverains est atteint de la folie des conquêtes coloniales, et il est servi, dans les circonstances actuelles, par les événements qui sont survenus indépendamment de sa volonté.

Son ministre a été assassiné; avantage dont ne jouissent pas les autres alliés. Donc il se croit le droit de parler plus haut que les autres puissances et de réclamer davantage. A quoi, les autres Etats européens répondent, non sans raison, que leurs ministres ont couru le même danger que le représentant de l'Allemagne.

Ces ministres se sont trouvés durant plusieurs semaines entre la vie et la mort.

C'est par hasard que ces hauts fonctionnaires ont eu la vie sauve. Celui qui a assassiné le Baron Von Ketteler n'en voulait pas plus au représentant de l'Allemagne qu'à un autre représentant. Il visait un ministre étranger. Il a tiré sur celui de l'Allemagne, parce que c'est celui-là qui s'est trouvé sous sa main. Si au lieu de M. Ketteler, c'eut été le représentant de la France, de l'Angleterre ou tout autre qui se fut trouvé au bout de sa carabine, il eut tiré de même. Voilà la vérité vraie. Par conséquent, ajoute-t-on, l'empereur d'Allemagne n'a pas le droit de parler plus haut et de réclamer davantage que les autres souverains. Voilà où en est la question chinoise. Plus la question s'avance, plus la solution recule.

Tout ce qui se passe met les Chinois à même de se rendre compte du danger et de s'organiser, et quand sonnera l'heure du règlement, c'est par centaines de mille qu'il faudra sacrifier les hommes pour rétablir l'ordre et la paix dans l'empire.

Encore deux Congrès.

Paris, 3 octobre.

Ce qu'il y a de séduisant dans notre admirable Exposition, ce n'est pas seulement ce qu'on voit, c'est aussi ce qu'on ne voit pas ; ce n'est pas uniquement l'objet, c'est encore l'idée.

Il y a eu en France, en 1900, une véritable Exposition des idées, grâce aux innombrables congrès qui ont été tenus. Quel livre charmant on ferait, quel livre on fera peut-être, rien qu'en fixant sur du papier avec de l'encre d'imprimerie, toutes les idées qui ont été exposées, après les avoir débarrassées de leur forme technique, après les avoir décortiquées de leur enveloppe scientifique, pour n'en laisser subsister que la pulpe, assimilable à tous les cerveaux, une sorte de théobromine intellectuelle.

Ainsi, ces derniers jours, deux congrès se sont tenus, chevauchant l'un sur l'autre. Le premier congrès était celui des Chemins de fer, où trente-huit gouvernements, trois cent vingt-quatre administrations de chemin de fer étaient représentés. Et ce n'étaient pas seulement des gouvernements et des administrations qui étaient représentés, c'étaient aussi sept cent cinquante mille kilomètres de rails ; c'étaient quatre-vingt-six milliards de francs qui ont été dépensés sur ces kilomètres ; c'étaient cinq millions d'hommes qui en vivent.

Les étrangers ont été les hôtes de l'administration française que réprésentait le doyen de leurs présidents, le baron Alphonse de Rothschild. Les travaux ont été dirigés par Alfred Picard, et des idées ont été émises que savoureront tous ceux d'entre nous qui, par obligation ou par plaisir, montent en wagon. Il faut noter, entre autres vœux, ceux qui se rapportent à la simplification des formalités de douane entre les Etats, à l'établissement d'une sorte d'entente qui permettrait aux voyageurs de s'affranchir des obligations du change, au moins pour payer les droits de douane.

Les délégués à ce congrès des chemins de fer étaient des ouvriers émérites de la paix universelle; car, c'est pacifier les nations que de les réunir par ces liens d'acier et de bronze qui s'appellent des rails, des télégraphes et des téléphones, par ces anastomoses, comme disent les anatomistes, qui font circuler les marchandises, les hommes et par conséquent les idées et les intérêts.

Or, à côté du congrès des Chemins de fer, se tenait un autre congrès : celui de la Paix universelle précisément. Il a touché une question très épineuse, celle du Transvaal. Et l'on a pu croire, un instant, que les choses allaient se gâter, que les pacifiques allaient devenir belliqueux.

A La Haye, la Conférence a terminé ses travaux, en émettant le vœu que dorénavant les nations soumettent à un arbitrage leurs conflits naissants. L'Angleterre, dans sa lutte avec le Transvaal, a refusé l'arbitrage. Je crois qu'au fond, il faudra parler un siècle ou deux de l'arbitrage pour en faire admettre la nécessité, et pour qu'aucune nation n'ose faire la guerre sans y avoir recours.

Pendant longtemps encore, les nations qui auront bien envie d'une chose qu'on ne peut obtenir que par la guerre feront comme l'Angleterre. Mais enfin, l'Angleterre a donné la première le mauvais exemple. Les partisans de la paix universelle ne pouvaient pas ne pas l'en blâmer. Ils ont failli se laisser emballer et imiter les partis français, les nationalistes, les socialistes qu'ils dénoncent, flétrissent, fulminent, excommunient.

Un maître de conférences à l'Ecole des hautes études, M. Marillier, a eu le bon sens de calmer cette pacifique exaltation et l'on a un peu estompé le blâme tout en constatant les responsabilités. On a eu raison. L'outrage ne prouve rien, pas plus contre les peuples que contre les individus.

Quant au blâme, le meilleur moyen de l'adoucir, c'est de l'étendre, c'est de le diluer. C'est pourquoi, très sagement, le congrès de la Paix a constaté que si l'Angleterre avait méconnu l'esprit de la Conférence de La Haye en refusant l'arbitrage, les autres nations étaient aussi coupables qu'elle puisqu'elles n'avaient tenté aucune démarche pour assurer le respect des résolutions de la Conférence.

Tout le monde ayant ainsi son paquet, personne n'a plus le droit d'être mécontent. Il reste seulement dans l'esprit des gens qui s'intéressent à ces efforts louables un point d'interrogation. Etait-il malin, prudent même de déclarer avec cette solennité que la Conférence de La Haye avait été un cautère sur une jambe de bois?

COMPTES RENDUS

—DE—

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS,

Paraissant tous les deux mois.

Fascicule du 1er septembre 1900.

SOMMAIRE.

Les Tambours de Tilsitt—Nouvelle,—M. Gaston Deschamps.

La Langue Française dans le monde,—M. Pierre Foncin.

Contes Louisianais, en patois créole,—M. le Prof. Alcée Fortier

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé.

Des milliers de médecins et des millions de personnes durant ces dernières trente-cinq années, ont pris à l'essai le Vin Mariani et en ont invariablement éprouvé d'heureux effets. Des milliers de femmes et d'hommes renommés, de presque tout les rangs de la société ont loué le Vin Mariani en prose et en vers, en musique, sculpture et peinture. Essayez le Vin Mariani sur ses propres mérites.

Vendu chez tous les pharmaciens.

Refusez les substitutions.

LES

MANŒUVRES DE BEAUCE.

La presse étrangère continue à publier des appréciations sur les dernières manœuvres de Beauce.

Aujourd'hui c'est dans le *Times* que nous trouvons un article dont voici quelques passages saillants :

" J'ai été très frappé, écrit le correspondant militaire de ce journal, de la "capacité de marche" de l'infanterie française et de la rapidité avec laquelle toutes les concentrations ont été exécutées.

"Les hommes faisaient leurs six kilomètres à l'heure, ce qui serait considéré pour un soldat anglais comme un effort exceptionnel pour une courte distance.

Pour le travail qu'il est destiné à remplir, c'est-à-dire dans une campagne faite en Europe et sous un climat et dans un pays semblables au climat et au pays de France, l'équipement du soldat français est excellent.

Pour opérer sous les climats extrêmes, ses vêtements seraient insuffisants.

Le système de transports a été très bon, quoiqu'on puisse se demander si des transports de ce genre, sur roues, pourraient toujours être faits avec confiance et rapidité dans un pays étranger.

Ce qui est le plus admirable, en tout cas, c'est la façon dont l'état-major général a organisé la concentration de plus de cent mille hommes, et ensuite renvoyé les corps par unités, sans la moindre difficulté ni le moindre retard.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

"The Lost Paradise."

La Compagnie Baldwin-Melville donne aujourd'hui en matinée une de ces pièces populaires dont le seul titre est une attraction pour le public. "The Lost Paradise"—Le Paradis Perdu—n'est pas précisément une nouveauté. C'est ce qui en fait le mérite. Il n'y a que les œuvres vraiment bien faites qui peuvent survivre à une première saison.

Ajoutons qu'elle a un attrait particulier pour nous; elle nous introduit dans le monde du travail et nous fait assister à certaines scènes que nous voyons souvent se passer dans nos ateliers. C'est aujourd'hui en matinée que, suivant son heureuse habitude, la direction du Grand Opera nous donne la première de "Lost Paradise". Il y aura foule.

THEATRE TULANE

" Sherlock Holmes. "

Ce soir, au Tulane, première de " Sherlock Holmes ", un des drames les plus intéressants de la scène américaine. Ce n'est pas la première fois que notre public aura à applaudir une œuvre de William Gillette, qui ne connait que des succès. Or, " Sherlock Holmes " passe pour être son chef-d'œuvre, et il l'est, en effet. Impossible d'apporter dans une pièce dramatique plus de brio, d'entrain et de vigueur tout à la fois. Les amateurs connaissent déjà la pièce : elle a pour eux de grands attraits. Aussi s'empresseront ils d'aller remplir la salle pour applaudir leur auteur favori.

THEATRE "CRESCENT".

Mistakes will Happen.—Ch Dickson.

Comme l'indique assez clairement le titre de la pièce, "Mistakes will happen", le Crescent nous donne aujourd'hui une comédie amusante qui fourmille en situations comiques, parfois burlesques, comme les aime le parterre de théâtre. L'intrigue est bien menée et le dialogue, très vif, très mouvementé.

Le principal rôle est d'ailleurs confié à un acteur d'une grande réputation, Ch. Dickson, qui est lui-même un des auteurs de cette bouffonnerie. Il a su s'entourer d'excellents comiques qui enlèveront le succès haut la main. C'est une semaine de succès qui s'annonce pour le Crescent.

La décision des Mineurs de la Pennsylvanie.

Presse Associée.

Scranton, Pennsylvanie, 13 octobre—Les grévistes réunis en convention se sont séparés après avoir adopté la résolution suivante :

"Nous recommandons que cette convention accepte l'augmentation de dix pour cent, à condition que les directeurs continuent à la payer jusqu'au 1er avril 1901 et abolissent l'échelle graduelle dans les régions de Lehigh et de Schuylkill.

Le taux des salaires dans ces deux districts restera stationnaire à dix pour cent d'augmentation et les companies consentiront à discuter les autres griefs avec des comités de leurs propres employés.

Si les directeurs considèrent cette proposition inacceptable nous recommandons que la convention propose la soumission de toutes les questions en litige à une commission impartiale d'arbitrage.

Nous recommendons en outre que dans aucune circonstance les travaux ne soient repris dans aucune mine avant que les directeurs aient annoncé leur acceptation de cette proposition, et que vous soyez officiellement notifiés que la grève est terminée et que tous retournent au travail en corps et le même jour.

La somme totale reçue par le comité de secours de Galveston.

Presse Associée

Galveston, Texas, 13 octobre.—John Sealy, trésorier du fonds de secours de Galveston accuse la réception du 1er au 12 octobre inclusivement de $198.552.

Cette somme comprend les $125.000 reçus par le gouverneur Sayers et les $21.621.75 reçus par le maire de Galveston, Mr. Jones.

Comme le montant dont on a précédemment accusé reception est de $781.043,85, le montant total des sommes reçus jusqu'aujourd'hui pour les victimes de l'ouragan de Galveston s'élève donc à $978.65.663

Une cargaison extraordinaire.

Presse Associée.

Galveston, Texas, 13 octobre.—La plus forte cargaison qui soit jamais sortie de Galveston, d'aucun port du Golfe probablement est celle du vapeur anglais Irada, qui a pris la mer aujourd'hui. Il emporte en balles rondes et carrées, une quantité de coton équivalente à 26400 balles carrées, ainsi que 24,000 boisseaux de blés et 2,000 barils de farine.

Cette cargaison est évalué à $1.381.312.

MEURTRE.

Ce matin, vers deux heures, un nègre du nom de Charles Ellis Dickson a tué un autre nègre dans un bal à l'angle des rues Josephine et Clara.

L'assassin a réussi à s'échapper.

La Convention Industrielle du Sud.

Concours assuré de Mobile.

Tout le monde, à la Nouvelle-Orléans comme dans nos campagnes de la Louisiane, sait que l'*Abeille* est vouée corps et âme, au succès de la Convention Industrielle du Sud qui doit se réunir ici, du 4 au 9 décembre. Aussi M. Thompson, qui est le secrétaire de l'association, s'est-il empressé de nous communiquer les invitations adressées à tous les maires des villes du Sud par le maire de la Nouvelle-Orléans et celles qui ont été envoyées aux gouverneurs des Etats du Sud par le gouverneur Heard, de la Louisiane. Rien n'y manque comme on le voit, et les fonctionnaires municipaux aussi bien que les fonctionnaires des Etats sont parfaitement avertis et s'empresseront de répondre à l'appel chaleureux qui leur est fait. S'il pouvait y avoir encore quelque hésitation dans l'esprit de certains maires et de certains fonctionnaires d'état, M. Thompson, le secrétaire de l'Association de la Convention, s'est chargé de les dissiper par l'invitation qu'il leur adresse à tous, indistinctement.

Cette invitation a été hautement appréciée surtout par le monde commercial de Mobile. Le Club Commercial de Mobile, Alabama, s'est empressé de répondre à la lettre de M. Thompson. Mobile nous enverra, le 4 décembre, une importante délégation composée de l'élite de la population industrielle et commerciale de l'état de l'Alabama.

Comme nous l'affirme M. Wilson, secrétaire du club Commercial de Mobile, M. Craig, le colonel Russell et M. Clark se promettent de traiter la question des "Eaux profondes dans nos ports du golfe."

Tous les trois ont traité à fond la question et leur concours, dans cette importante circonstance, ne peut qu'être éminemment utile à la cause que nous défendons.

Donc Mobile, avec tout son monde d'industriels, de commerçants et de spéculateurs, est acquis à la Convention.

Le succès était assuré, même avant la lettre de M. Wilson; il l'est bien plus encore par cette missive qui nous assure le concours aussi empressé que loyal du Club Commercial de Mobile.

Nouvelle arrestation.

Il y a quelque temps, le 21 septembre, John Wallace, marchand de bric-à-brac, avait été arrêté pour avoir acheté du zinc à un enfant qui l'avait dérobé à la halle au poisson du marché Français.

Patrick Ryan qui tient un café dans le passage de la Bourse avait servi de caution.

Bryan ayant appris que Wallace avait vendu son petit établissement pour pouvoir se soustraire aux obligations qui lui étaient imposées par sa caution, l'a fait arrêter.

Hier Wallace a été mis sous $250 de caution. Wallace proteste: il dit qu'il n'a agi que dans d'honnêtes intentions.

Incendies.

Un peu avant une heure hier matin, un feu a éclaté dans un cottage rue Gravier 1820, appartenant à Herman Wunder et occupé par Geo Wintz. Les dommages d'environ $300 sont couverts par une assurance.

Un incendie dont on ignore l'origine a pris naissance dans une bâtisse, hier matin vers huit heures, rue Fern 401, occupée par Wm Green. Les flammes qui n'ont causé que d'insignifiant dégâts ont été promptement éteintes.

A la mémoire du regretté maire Flower.

A Alger la mort inattendue du maire Flower a créé une vive impression.

Partout on exprime des regrets, partout on fait l'éloge du défunt.

Par respect pour sa mémoire les cours de justice, la 3e cour de recorder et la seconde cour de cité se sont ajournées.

LA BOURSE AU COTON.

La Direction de la Bourse au Coton nous communique les lignes suivantes qui sont l'expression de sentiments des membres de la Bourse à l'endroit de M. Walter C. Flower dont les obsèques ont eu lieu hier :

Nouvelle-Orléans, 10 octobre 190

La Bourse au Coton comme corpl. ses membres individuellement s'associent aux regrets profonds de la communauté à l'occasion de la mort de Walter C. Flower, qui pendant quatorze années fut membre de cette Bourse, faisant partie de plusieurs de ses plus importants comités, et pendant deux années fut son Président. Ces faits suffisent pour attester la situation élevée qu'il occupait dans le commerce du coton.

Comme homme et comme marchand il était aimé et respecté pour sa courtoisie, son affabilité et l'élévation de son caractère ; et quand il se retirant des affaires pour remplir les fonctions de maire de la Nouvelle-Orléans, il mit fin à ses relations avec cette institution, il emporta les bons souhaits de notre population.

Il y a vingt-quatre ans, cette institution exprima ses sincères regrets de la mort de Richard Flower, le père de son ex-président défunt, qui avait été un des messieurs qui furent mêlés aux cérémonies d'inauguration de la Bourse au coton. Père et fils s'engagèrent dans la voie du progrès et leurs énergies furent consacrés à l'avancement de la Nouvelle-Orléans et de son commerce. Quelle fut leur œuvre, les annales de notre ville et de notre commerce le disent hautement. Celui dont notre population déplore la perte fut le digne fils d'un digne père, type des hommes qui font respecter dans le monde entier le gentilhomme du Sud.

Nos plus profondes sympathies sont offertes à sa famille.

JOHN M. PARKER,
Président.
HENRI G. HESTER, Secrétaire.

Hall mis en liberté.

On sait que MM. Henriques et Dunn, avocats de Hall, lequel est accusé d'avoir tenté de commettre un vol au préjudice de la "American Soap Co", ont demandé sa liberté sous une caution qui avait été fixée d'abord à $500. L'accusé n'ayant pu la fournir avait été mis sous les verroux. Depuis lors, il a pu fournir cette caution.

L'avocat de la poursuite Parker avait demandé que cette caution fut élevée à la somme de $1.000. Mais après une enquête sur les antécédents de Hall, le juge Moise crut devoir maintenir la caution telle qu'elle était primitivement, $500. La somme ayant été assurée, l'accusé a été mis en liberté; mais l'accusation de vol pèse toujours sur Hall.

Brûlée mortellement.

Hier, il est arrivé un affreux malheur rue Tchoupitoulas, No 173. Mme Young y tient un atelier de chaudronnerie. Le feu était allumé à la forge. Miss Frances Rarimo qui demeure chez elle passa alors près du feu, ayant à la main une cannette d'huile de charbon.

La cannette fit explosion et Miss Rarimos fût brûlée si grièvement qu'elle en est morte à l'hôpital.

M. Young a essayé de la sauver et d'éteindre le feu qui avait pris à ses vêtements mais le mal était fait, il était irréparable. La malheureuse a expiré hier matin au milieu d'horribles souffrances.

David Fanning dangereusement blessé.

James Clarke qui a blessé d'un coup de feu David Fanning est maintenant sous les verroux. Il n'a pas été accordé de caution.

Clarke prétend qu'il a tiré en cas de légitime défense, pour sauver sa vie. En attendant Fanning est dans un état inquiétant. Il se pourrait bien que l'affidavit contre l'accusé se changea en accusation de meurtre.

Chien enragé.

L'agent de police Price a tué un chien enragé hier matin à l'angle des rues Poydras et Claiborne.

L'animal avait essayé de mordre plusieurs passants.

---

oscillation.

Un atroce battement de cœur lui coupa la respiration.

—Qu'est-ce que j'ai donc ? On dirait que j'ai peur.

Non ! elle n'avait jamais eu cette nervosité, cette faiblesse qu'elle ne se connaissait pas.

Le remords, peut être ?

Non, cela même était mort en elle. Il y avait longtemps qu'elle avait piétiné tout cela. Alors, quelque pressentiment ?

Elle se dressa comme si tout à coup elle eût respiré dans une atmosphère de péril. Et alors elle resta sans mouvement, ne s'expliquant pas ce qui se produisait ni pourquoi une main de fer venait de s'abattre sur son poignet.

Car tout se brouillait devant ses yeux et le changement à vue qui venait de s'opérer devant elle avait été si rapide qu'elle eût pu croire à quelque fantasmagorie. Comme par miracle, la chambre si discrètement ténébreuse quelques instants auparavant était maintenant étincelante de lumière, éclairée en ses moindres recoins par une projection de rayons électriques.

Et, sous les blanches traînées qui irradiaient la pièce, un groupe sombre d'hommes déterminés peuplait tout à coup cette solitude. D'où étaient-ils sortis, ces singuliers personnages dont l'un serait encore à le meurtrir son bras cerclé de bracelets ?

Moins troublée peut-être, elle eût vu s'entr'ouvrir les grands rideaux discrets et Harry Gordon en surgir.

Mais tout cela elle n'en avait plus notion. Une effroyable angoisse oblitérait son jugement. tout semblait tourner autour d'elle et ce fut comme dans un rêve qu'elle vit une grande silhouette se dresser à ses côtés.

—Léa Shmoll, je vous arrête au nom de la loi !

Quel horrible cauchemar ! car ce ne pouvait être, n'est ce pas, qu'un cauchemar ! Qui donc la connaissait ici ?

Un éclat de rire strident lui échappa, rire d'aliénée qui découvrit ses dents aiguës et en un cri où se mêlaient la rage et l'épouvante :

—Que me veulent ces gens ? Que se passe-t-il donc ici ?

—Ce qu'il se passe....

Cette fois, c'était M. Burley qui s'avançait vers elle, mais non plus celui qu'elle avait connu, ayant aux lèvres la bienveillance d'un paternel sourire. Celui qui lui adressait la parole avait la sévérité hautaine d'un justicier.

—Ce qui se passe, répéta-t-il gravement, je vais vous l'expliquer. L'heure de l'expiation a sonné pour vous.

Elle essaya de s'élancer vers lui.

—Est ce bien vous qui me parlez ainsi, vous qui disiez m'aimer ?

Mais lui, la repoussant :

—Quelle pitié avez vous à attendre de moi, vous qui n'avez eu pitié de personne, pas même de ceux qui eussent dû être entre tous sacrés pour vous ? Je bénis le ciel qui, grâce à l'intervention de Gordon ou pour mieux dire de notre neveu Charles Baxter, m'a permis d'arracher de vos mains celle que vous aviez impitoyablement vouée à la mort.

Elle leva les yeux vers celui qu'on venait de nommer. C'était bien en effet Harry Gordon qui lui tenaillait le poignet et dont les doigts la maintenaient ainsi qu'en un étau.

—Gordon....Baxter....le neveu..lança-t-elle de sa voix âpre ou sonnait une ironie, c'était donc lui ! Eh ! parbleu, il travaillait pour son compte !

—Vous vous trompez, Madame, fit le jeune homme dont la tête sévère se pencha vers elle impassible. Harry Gordon ne travaillera jamais que pour la justice et la vérité !

—Et d'ailleurs, intervint le plus grand des cinq personnages qui l'entouraient, vous êtes ma prisonnière, car j'ai sur moi collegues un droit de priorité. Nous, François Férignol, brigadier de la Sûreté, nous sommes porteur d'un mandat d'extradition, en vertu duquel vous serez déférée aux tribunaux français pour meurtre de votre mari le sieur Shmoll et de sa sœur Rébecca.

Elle releva la tête en leur jetant un regard de haine.

—Ah ! fit-elle les défiant, vous savez aussi....

—Tout, interrompit M. Hart qui parlait pour la première fois....Nous savons que vous avez tué votre amant pour le punir de sa trahison, nous savons que vous avez volé M. Burley pour acheter le silence de Nina Annine. Arrêtée à cette heure, elle n'a pas hésité à vous charger pour se disculper elle-même. Elle a parlé....

—La misérable, hurla-t-elle; que n'ai je écrasé cette vermine !

—N'avez-vous donc pas assez de crimes ?

—Celui-là, du moins, eût été légitime. J'ai perdu la partie et puisque je n'ai plus rien à risquer je demande à faire des révélations.

Belle de cynisme et d'audace, elle regardait en les bravant les cinq hommes qui l'entouraient.

—Oui, reprit-elle s'animant, j'ai volé, j'ai tué par le fer et le poison, mais j'étais pour ainsi dire dans mon droit : j'ai lutté contre la société, parce que la société n'avait été pour moi que la plus cruelle des marâtres. Je suis moins une criminelle qu'une révoltée. La fatalité m'a marquée pour le malheur et le malheur m'a mis en mains les armes dont je me suis servie. Enfant trouvée, j'ai vécu au hasard de toutes les charités, j'ai fraternisé avec tous les vices. Toute petite, on ne m'a appris d'autre métier que la mendicité le long des routes. J'ai reçu des coups quand mes recettes étaient insuffisantes. Dans leurs bons moments, ceux qui m'exploitaient m'enseignaient à jouer du couteau.

Les trois détectives échangèrent entre eux un signe d'intelligence. Ainsi s'expliquaient leur hypothèses. Celle qu'on appelait la belle juive continua et cette fois s'adressant à Jocelyn et à Férignol:

—C'est pour le meurtre de Shmoll et de Rébecca que vous êtes chargés de m'arrêter ? Sachez donc ce qu'a été ma vie jusqu'au jour où je les ai connus et ce qu'a été pour moi l'existence auprès d'eux. J'eus bien vite l'horreur de ma destinée et je rêvai de m'y soustraire. Un jour une belle dame me vit, me prit en pitié et m'attacha à sa personne. Pour en user de la sorte avec une fille des rues, il fallait n'être gênée par aucun scrupule. Celle-là était de ces folles créatures qui vivent de leurs corps et n'ont pas le droit de se montrer difficiles. Tout alla bien les premiers temps. J'étais heureuse de me sentir un gîte assuré. Mais je grandissais, je devenais belle ; un beau jour je portai ombrage à celle qui m'avait tirée de l'ornière et elle n'hésita pas à me rejeter dans la boue.

Elle eut un soupir profond, comme si elle se fût retrouvée, par la seule force du souvenir, en face de toutes les hontes et de toutes les abjections.

—Cette fois, j'étais encore plus à plaindre, poursuivit-elle ; j'avais de nouveaux besoins. J'avais eu à ma portée toutes les jouissances auxquelles il m'était défendu de prétendre et de nouveau je me retrouvais dans la rue. C'est alors que je rencontrai Shmoll. Il s'éprit pour moi d'une sénile passion de vieillard. En dépit de sa vieille harpie de sœur, qui lui représentait sa folie, il m'épousa, mais ce mariage ne pouvait être pour moi qu'une cruelle déconvenue. J'avais cru jouir de la vie, j'étais la première victime d'un avare qui me marchandait jusqu'au bien-être. Il était riche pourtant, mais d'une rapacité telle que c'est à peine s'il nous accordait le nécessaire. Deux ans, j'endurai ce supplice, puis cette cohabitation me devint intolérable. Une nuit, je lui plantai un stylet dans la tempe et, après avoir expédié de même l'odieuse Rébecca, j'enlevai les pierreries dont il faisait le trafic et je m'enfuis avec mon butin.

Une expression de triomphe illumina passagèrement ses traits.

—Oui, fit-elle amèrement, aux yeux des hommes je sais que je suis criminelle. N'avais-je donc droit à aucune revanche contre ce vieillard qui m'avait tout pris: ma liberté car il me retenait prisonnière, et jusqu'à ma santé, car il ne m'épargnait aucune privation ?

Pour Ralph Sidney, là encore je n'ai fait que me venger. Ah celui-là, je l'aimais, je l'aimais d'une passion folle, d'une de ces passions qui tuent, quand j'ai pris que j'allais le perdre....

— Vous oubliez d'expliquer comment ce fils de famille pouvait s'être épris de vous.

—Quand j'arrivai en Amérique répondit elle sans même relever la blessante question de son interlocuteur, j'avais réussi à me faire pour ainsi dire adopter par les époux Burley. J'étais en même temps devenue méconnaissable pour la pulpart de ceux qui m'avaient autrefois rencontrée. Ma chevelure noire avait pris des tons fauves, j'avais écourté mes longs cils, éclairci la ligne intense de mes sourcils trop accentués. Ce fut à la riche héritière que j'incarnais alors qu'adlèrent ses hommages. Quant à moi, ce que j'aimais en lui, c'était lui. Aussi, quand je me rendis compte de son abandon, quand j'appris ce fatal mariage....

—La tentation ne vous vint elle pas de vous débarrasser de sa fiancée ?

—Certes, si la chose avait pu se faire sans bruit. Un soir, je pénétrai chez elle, je considérai face à face la créature maudite. Avec quelle joie je lui eusse plongé mon poignard dans le cœur !

— Ainsi c'était bien vous mystérieuse visiteuse ?

La suite à dimanche prochain.